

C'est une ferme cachée au cœur des Alpes-de-Haute-Provence, quelque part entre Digne et Thoard. Une ferme comme beaucoup d'autres, sans fioritures ni cachet particulier. Deux grandes bâtisses rectangulaires : la plus récente, celle des enfants, Gérard et Angèle ; plus timide, appuyée contre la première, celle de Fernande et Hippolyte, les parents. Perchées sur une petite colline au pied de la montagne, elles dominent le lit de la rivière.

Une activité continue y côtoie le plus grand calme : le travail de la ferme s'accommode de l'apesanteur des anciens ; le bruit du tracteur et des chiens de chasse qui aboient derrière le rideau de leur prison grillagée troublent à peine la plénitude du silence et le souffle immobile de la campagne. Les enfants poursuivent le labeur des plus vieux, creusent sans relâche le chemin plein d'ornières d'une vie sans repos. Certes, l'Europe subventionne mais elle n'emmène pas les moutons paître dans les champs, ni ne sème le blé qu'il faudra ensuite couper, tard dans la nuit, éclairé par les faisceaux du tracteur, réserve de foin doré pour les jours enneigés ; elle ne nourrit pas les poules ni les cochons, ne sue pas lorsque l'agneau naissant jaillissant du ventre de la mère entraîne avec lui ses entrailles qu'il faut alors très vite remettre en place, à pleines mains...

D'ailleurs la retraite, pour Fernande et Hippolyte, c'est un concept. Pas de quoi faire les grands princes avec la pension mensuelle. On continue à se nourrir soi-même, par habitude peut-être, et à pratiquer

l'autarcie comme mode de vie. Les fruits et légumes du jardin nourrissent la saisonnée et les amis de passage. Les feuilles de salade craquantes et les aubergines rebondies ont la saveur de la générosité et du partage. Une leçon d'humilité pour nous, pauvres urbains, qui pensons que tout s'achète et que sans monnaie dorée et trébuchante, il n'y a point de salut. Pourtant, la terre est dure et le soleil mordant. Mais Hippolyte bine, bêche, ratisse, arrose. C'est son plaisir, son jardin d'Eden. La casquette vissée sur la tête, le corps penché et solide comme un vieux tronc noueux, il se plie au rythme du racloir. Remplit son arrosoir dans la rivière à deux pas, volant au courant impétueux quelques litres d'eau claire. Et se gratte la tête devant ses légumes dévastés, criblés de trous par des grêlons égarés en plein été.

La vie à la campagne est rude, rythmée par les saisons. Alors les gens deviennent eux-mêmes plus durs et plus souples en même temps, car modestes face à la vie. Fernande n'a pas été gâtée par la nature. Comme elle le dit souvent : « Moi, j'ai jamais été jolie, depuis toute petite ». Ça ne l'empêche pas de coincer ses cheveux grisonnants et drus comme la paille dans de petites barrettes noires pour mettre en valeur son carré fraîchement coupé. Ou bien de plaquer son gilet contre sa blouse laissée béante par une fermeture-éclair défaillante lorsque je braque vers elle mon appareil photo. Déjà, l'hiver dernier, elle se plaignait : un rhume qui passe mal, une fatigue non expliquée, voire une pointe de lassitude. Et cette phrase si surprenante chez ces personnes qui ont toujours appris à ne pas se plaindre, portées par le rude courant de la vie en plein air et la répétition des tâches : « Je me fais vieille... ». Comme si elle était responsable. Comme si c'était un acte volontaire. Ou l'aspiration à un peu de repos. Soixante-dix-huit ans, on peut peut-être souffler ! Mais Fernande continue de traîner sa jambe raide qui lui donne une démarche saccadée, suivant les mouvements de balancier d'une vieille horloge qui compte les années. Et c'est comme ça qu'on l'aime, avec sa moustache et sa peau fripée toute bronzée ! Lulu se délecte à nous raconter les aventures périlleuses de Fernande, comme cette fois où elle descendait le champ devant chez elle et où, entraînée

par l'élan de la pente, elle s'est enraillée dans une course folle jusqu'à s'étaler dans les hautes herbes... Un remix bas-alpin du générique de « La petite maison dans la prairie ». Sauf que Fernande, elle, ne cherchait pas à s'envoler !

Les hivers passent, les étés reviennent et Fernande et Hippolyte ne changent pas. Toujours vieux, pas une ride de plus. Leur secret ? L'endurance. Qu'il neige ou qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il chante, la fenêtre de leur chambre reste ouverte. Seule une couette vient tempérer les brusques descentes du thermomètre (c'est quand même les Alpes, même si elles sont du Sud...). Ça, c'est pour le corps. Pour l'esprit, c'est autre chose. Quelque chose qui pourrait s'appeler ouverture, convivialité, sympathie, empathie. Chez Fernande et Hippolyte, c'est le défilé permanent. Un cercle de connaissances et d'amis à faire pâlir plus d'un mondain... On vient d'abord pour les présentations entre voisins. On revient pour acheter des œufs frais, un poulet ou quelques fromages de chèvre. Et l'on ne repart plus ! Petits ou grands, jeunes ou moins jeunes, paysan, fonctionnaire ou riche retraité, chacun y trouve son compte. Un bref salut au maître des lieux, le fils laborieux, et à sa femme, et l'on file chez les vieux. Assis sous le tilleul centenaire, le rituel de l'apéritif peut commencer. On aide à porter les verres et les bouteilles tandis que Fernande pose sur la table la boîte en fer qui contient tant bien que mal la fraîcheur de biscuits apéritif dépareillés. Puis on allonge les jambes, on ouvre les écoutilles et on se laisse embarquer...

Seul capitaine à bord : Hippolyte. Le mégot coincé au bord des lèvres, les petits yeux pétillants sous la noirceur de la pupille, il parle ! Du bon vieux temps. Des adeptes de l'agriculture bi-o-lo-gique — avé l'accent du Sud — qui font confiance aux vertus d'une nature depuis longtemps dénaturée. Des Belges qui sont passés pour lui demander d'être témoin à leur mariage. De son petit-fils qui a du mal à trouver du travail. Bref, de tout et de rien, d'hier et de demain, le tout pimenté de patois provençal et de rires tonitruants qui se meurent en un raclement asthmatique (la clope !). Une vraie nature, une bonne

figure, un personnage de film.

Hippolyte est beau ! L'a été aussi. Autant que Fernande n'est pas jolie. Alors, bien sûr, il a fait quelques frasques dont on se souvient encore, surtout Fernande... Des virées chez le coiffeur dont il ne se « ramasse » que trois jours plus tard. Des rentrées nocturnes, le visage complètement amoché après un vol plané dans les buis, perché sur un vélo lancé au grand galop. — « Sa bicyclette, elle avait pas de freins », précise Fernande, passant sous silence l'état de soûlerie probable du déserteur qui était resté souper chez des collègues. Et de rajouter sans avoir l'air d'y toucher : — « Mais on n'était pas encore mariés ! »...

Hippolyte a fêté ses soixante-dix-sept ans il y a une semaine. Les Belges l'ont invité à venir manger des spaghetti dans leur maison de campagne briquée à mort. Ça énerve Hippolyte, d'être obligé de s'user les chaussures sur le paillasson de l'entrée et de regarder sans arrêt où il pose les pieds, les mains, et sa casquette (il faut dire qu'elle est vraiment sale...) ! Mais bon, il les aime bien, ces Belges qui lui commandent toutes les semaines un de ses poulets et le mangent en ayant pris soin d'enlever tout ce qui n'est pas bon, c'est-à-dire la tête, le cou, le croupion et la peau... Qu'est-ce qu'on peut faire comme cadeau à un tel monsieur, lui qui offre des récits et des légumes sans compter, qui contient en lui des pans entiers d'histoire, la grande mais aussi les petites, et dont l'âge impose le respect ? Une auréole qui l'entoure tout entier et donne à sa vie de paysan une dignité naturelle. Hippolyte, on le regarde, on l'écoute, mais on n'ose pas le toucher ; la distance s'impose, aussi inéluctable que celle qui existe entre une petite-fille et son grand-père. Quelque chose comme le fossé des années, les images d'une époque révolue figée sur papier noir et blanc, la proximité de la mort. Ou encore peut-être la perception de la distance qui existe entre le commun des mortels et les grands hommes, entre ceux qui vivent et ceux qui marquent la vie ; ceux dont les actes constituent des enseignements, des voies à suivre, des idées à méditer.

Lorsque j'arrive à la ferme, je trouve Hippolyte assis sous son tilleul, seul, paisible. Je l'interpelle :

- Salut Hippolyte ! Tu as l'air bien, là, assis comme un pacha sous ton tilleul !

- Oh, fillette, ça va ?

- Ça va. Tu es tout seul ? Elle est passée où, ta femme ?

- Elle trait les chèvres. Assieds-toi, va. Ça fait longtemps qu'on t'a pas vu par ici !

- Eh oui, le boulot !

- Tu es en vacances ?

- Oui, si on veut... Disons que je me repose.

- Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

- Non, fatiguée, c'est tout.

Hippolyte se gratte le sommet du crâne en soulevant son indévisable casquette :

- Eh ben, vous avez de la chance, vous, de pouvoir vous arrêter de travailler quand vous êtes fatigués ! Nous, avec ce qu'on trimait à l'époque, on n'avait pas le temps d'être fatigués !

- On s'écoute peut-être trop de nos jours. Mais je ne vais pas m'en plaindre, hein ! Ça fait du bien d'être ici.

- Et qu'est-ce que tu as fait de ton cheri ?

- Il est resté à Paris ; il a beaucoup de boulot en ce moment.

- Bah, comme ça, il te laissera te reposer la nuit !

Je rigole.

- C'est vrai que je retrouve le plaisir de dormir toute seule dans mon lit... Ça fait longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

- Moi, ça fait plus de quarante ans que je dors avec ma femme et je m'en lasse pas.

Le vieux bonhomme se penche vers moi avec un air de confidence :

- Des fois, la nuit, dans le lit, je la touche là où elle était jolie avant...

Un ange en bleu de travail avec des bottes en caoutchouc passe.

Je résiste à la tentation de visualiser les endroits potentiels et enchaîne précipitamment :

- Alors, il paraît que tu as fêté ton anniversaire la semaine dernière ?
- Oh, tu sais, à mon âge, on ne fête plus vraiment ça... Ma femme m'a fait un bon repas, avec un beau steak et des pommes de terre. Et un gâteau de chez Bardot pour le dessert.
- Les Belges t'ont invité aussi ...
- Ne m'en parle pas ! Ils ont sorti je sais pas combien de bouteilles de vin, du champagne... Moi, j'ai rien bu, à cause de mes médicaments. Mais eux, ça y est allé ! Et la Belge qui m'a offert des tas de choses... Elle est gentille, tu vois, mais c'est trop. Moi, j'ai besoin de rien.
- Qu'est-ce qu'elle t'a offert ?
- Oh, pétard !!!

Hippolyte énumère ses cadeaux en dépliant un à un ses gros doigts :

- Une cheMISE, une casQUETTE, des ZLIPS... C'est bizarre, non, d'acheter des zips à quelqu'un comme ça ?

Effectivement, quand on voit le bonhomme, le geste paraît un peu décalé. La casquette date d'il y a... oh... bien quelques années ; le pull vert bouteille en grosses mailles se tient bien malgré quelques accros et laisse apparaître dans le col en V une chemise qui doit avoir vécu plusieurs hivers très rudes ; le pantalon en toile bleu marine a été choisi pour ses qualités de robustesse ; et les chaussettes en laine râche ne doivent plus se trouver sur le marché depuis un certain temps... Pas sales mais rustiques, les habits. Et puis, chez les paysans, on n'a pas pour habitude de changer sa garde-robe à chaque saison.

- Mais bon, ils sont gentils. On peut pas leur reprocher ça. Ils ont proposé de prêter leur Jaguar pour le mariage de ma petite-fille.
- Elle se marie quand ?
- Pas ce samedi qui vient, celui d'après.
- Et ça se passera où ?
- À Aiglun, tiens ! Tu passeras prendre l'apéritif avec ta mère et Alain ?
- Oui, volontiers.
- Et amène ta sœur aussi, qu'on la voit jamais.
- Pas de problème. Bon, ta femme n'a pas l'air de revenir ; je vais aller la voir dans sa grange.

- Ouais. Elle doit avoir presque fini. Tu veux pas boire quelque chose avant ? Un sirop ? Une liqueur ?

- Non, je te remercie. Je n'ai pas soif.

- Bon, comme tu veux. Tu restes combien de temps ici, à propos ?

- Deux semaines en tout.

- Tu repasseras nous voir avant le mariage quand même ?

- Bien sûr. Bon, je te laisse. Profite bien, tu as la chance d'habiter ici.

Le vent me porte sa réponse tandis que je m'éloigne en direction de la bergerie :

- Oh, tu sais, le bonheur, on en prend un peu tous les jours et au bout du compte, il est là.

Voilà tout Hippolyte, avec ses phrases qui tuent et qui me confirment, s'il le fallait encore, que la vérité sort de la bouche des enfants... ou des vieux... ou des simples gens... Parce qu'ils n'ont pas de rôle à jouer et rien à prouver. Le pire, c'est que cela jaillit sans effort, comme une remarque anodine sur le temps qu'il fait ou les haricots que l'on a oublié de venir chercher. L'art de la phrase sans les études et des pensées profondes délestées du sacro-saint bagage culturel... Il n'a pas besoin de se forcer, l'Hippolyte : la nature contient en elle-même ses propres métaphores ; elle place devant nos esprits toutes sortes d'équations — à trois inconnues parfois —, des séries logiques, des phénomènes physiques ou chimiques ou encore des poèmes à choix multiple. « Qu'est-ce qu'une salade bigoudi à votre avis ? ». « Une frisée », répond Hippolyte, qui la cultive mais ne la mange pas (il n'aime pas ça). Il se délecte juste de la plaisanterie et il s'en nourrit. Il rit et l'on voit ses dents, ou ce qu'il en reste, toutes mangées par le tabac, petits bouts de charbon noir calciné.

- Alors, Fernande, il faut que je vienne te chercher jusqu'ici pour te dire bonjour !

Une tête coiffée d'un vieux bonnet de laine émerge au-dessus d'une rangée de chèvres brunes et marrons.

- Ah, c'est toi ! Je peux pas venir te faire la bise tout de suite, hein ! Il faut que je finisse ma tâche. Sinon, ces bourriques seraient capables de me renverser le seau d'un coup de patte...

Une forte odeur vient soudainement d'attaquer mes naseaux. Je comprends mieux l'expression « Ça sent la chèvre » maintenant.

- Ça sent fort, ici !

- Oh, moi tu sais, je sens plus rien. Tu as vu mon homme, là-haut ?

- Oui, j'en viens. C'est lui qui m'a dit que tu étais ici.

Je me laisse hypnotiser par le mouvement des mains de Fernande qui tirent alternativement sur les deux grosses mamelles d'une chèvre tachetée de blanc. Le lait fuse en deux petits jets drus, avec un joli chuchotis qui se noie dans un tapis de mousse au fond du seau. Elle n'a pas l'air de trouver ça désagréable, la biquette, de se faire presser les mamelles avec vigueur...

- Ça y est, j'ai fini.

Fernande se lève et me montre le contenu de son seau.

- Il y en a beaucoup, dis donc, du lait !

Mon émerveillement se transforme en une légère grimace :

- Oh, une mouche !

- C'est rien, dit Fernande en plongeant sa main dans le liquide tiède pour en éjecter l'insecte noir et velu. Ce soir, je vais pouvoir préparer mes fromages.

On sort de la bergerie. J'inspire une grande bouffée d'air frais. Fernande époussette sa blouse et me regarde avec un pauvre sourire :

- Je suis pas belle à voir ! J'ai honte de te dire bonjour comme ça.

- Fernande, je t'en prie ! On n'est pas à une soirée mondaine.

- Bon, je te fais quand même la bise, que ça fait longtemps que je t'ai pas vue, enchaîne-t-elle en enlevant son bonnet et en tentant de remettre en bon ordre ses cheveux aplatis.

- Moi aussi, ça me fait plaisir de vous voir.

- Je t'offre un sirop là-haut, à la maison ?

- Non, tu es gentille, Fernande ; Hippolyte me l'a déjà proposé. Je vais te laisser finir de travailler.

- Tu repasseras, alors ?
- Oui, oui. Ton homme m'a invitée à venir au mariage de ta petite fille.
- Bon, alors ça va. Je remonte. Au revoir, hein ? Et passe le bonjour à ta mère et à Alain. Et à Lulu aussi.
- Pas de souci. À bientôt, Fernande.

Je la regarde s'éloigner en boitillant, le lait menaçant à chaque pas de verser hors du seau. L'air commence à fraîchir. Je hâte le pas vers la maison, engaillardie par la perspective d'un bon thé bien chaud. Les chiens de chasse font un concert sur mon passage et les poules s'enfuient dans tous les sens en caquetant, effrayées par le vacarme. Je descends le chemin de pierre en prenant garde de ne pas me tordre la cheville dans une ornière. Un salut de loin à Gérard, qui laboure son champ près de la rivière. Un petit air me monte à la tête, sorti de quelques lointaines profondeurs.

Heidi...

Heidi !

Petite fille des montagnes.

Je souris.

Pas de questionnement, pas de stress.

Rien que la nature et la tranquillité.

Je fais le vide dans mon esprit.

- Allô ? C'est moi.
- Ah, enfin ! Je désespérais d'avoir de tes nouvelles...
- Pauvre Philippe ; c'est vrai que je l'ai un peu oublié. Presqu'une semaine déjà s'est écoulée depuis mon départ.
- Excuse-moi, j'ai perdu la notion du temps ici.
- C'est ce que tu dis quand tu es à Paris. Ça ne change pas grand-chose alors, d'être en vacances !
- Mais si, mais c'est dans l'autre sens que je dis ça : le temps n'a pas

d'importance ; il coule tranquillement, sans que l'on s'en préoccupe. À Paris, on lui court après...

- Bon, ça se passe bien ?

- Très bien. Je me repose. Et toi, pas trop de boulot ?

- Pffff ! Plus que jamais. On a gagné le ministère des Finances ; c'est un dossier énorme. Je bosse avec Edouard et Cynthia là-dessus. Tu te souviens d'eux ? Ils étaient à la maison l'autre soir, quand nous sommes allés manger tous ensemble au restaurant ?

- Ouais...

- D'ailleurs, ils sont là, ce midi. Je les ai invités à manger. Ils te passent le bonjour !

- Ah... Super.

Cette pétasse n'a pas laissé le terrain inoccupé très longtemps !

- Sinon, tout va bien ? Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

- Rien de particulier. Je me promène, je rencontre des gens, je discute avec les uns et les autres.

- J'ai failli venir te rejoindre ce week-end mais il m'est tombé une réunion très importante pour lundi qu'il faut que je prépare...

- Eh bien, tu aurais pu travailler dans le train ?

Je n'ai pas vraiment envie qu'il vienne ; pourquoi est-ce que je lui dis une chose pareille ?

- Non, je n'arrive pas à me concentrer si je ne suis pas derrière un bureau. Et puis, je n'aurais pas eu l'esprit tranquille.

- Oui, tu as sans doute raison.

- Bon, je vais te laisser. Je dois m'occuper du repas. Cynthia est en train de mettre la table à ma place... Quelle honte, je ne prends vraiment pas soin de mes invités !

- Elle s'est prise pour la petite fée du logis ou quoi ! Ça ne lui ressemble pas pourtant...

- Julia, ne sois pas mauvaise comme ça ! Allez, je t'embrasse... Tu me manques.

- Mmmm... À bientôt.

- Bisous.

Voilà le genre de coup de fil que j'adore ! On décroche son combiné avec émotion, une légère appréhension naissant face au vide laissé par l'absence de l'autre et la rupture du dialogue journalier ; on déroule par avance le cours d'une conversation tendre et rassérénante, où la voix familière fait écho aux élans de son cœur. Et l'on se heurte à un être désintégré, aux intonations déshumanisées par la fibre optique et dont le seul péché est de continuer à vivre sans nous, ailleurs ! C'est bien évidemment dans ces moments-là qu'il nous apprend en plus qu'il est en compagnie d'une pouffe qu'on déteste avec qui il prend du bon temps mais bon, quand même, avant de raccrocher, il nous embrasse... Et elle aussi !!!

Aaaaaahhh ! J'ai des envies de meurtres !

Je reste accrochée au téléphone comme à une bouée, le regard dans le vide et la tête en vrac. Tout cela est ridicule. Je réagis comme une adolescente, et jalouse avec ça ! Serait-ce une manifestation de mes sentiments envers Philippe ? Dois-je voir en mes réactions passionnées la preuve d'un attachement, qu'on l'appelle amour ou autrement ? Je n'en suis pas bien sûre. Pour être vraiment honnête avec moi-même, je sais que la jalousie n'est que l'irruption violente d'un orgueil mal placé, tel le furoncle sur le bout du nez qui nous dévisage honteusement. L'amour sincère et vrai, celui que très peu de gens peuvent réellement revendiquer, ne s'accorde pas de ce vil ressentiment. Il donne, il ne prend pas ; il sourit, il n'aboie pas ; il pardonne, il ne châtie pas. Mais bon, tout cela, c'est quand on y réfléchit calmement. Là, pour l'instant, je suis furax !!!

- Bon, maman, t'es prête ? Il ne va plus rien rester au marché si tu traînes comme ça !

Claude fait irruption dans le salon, l'œil fardé et le panier au bras :

- Je te signale que je t'attends depuis un quart d'heure.

- Bon, alors, on y va.

J'ouvre la marche. Mon œil à moi est noir...

- Qu'est-ce qu'ils sont mous, ces paysans, en voiture !
- Julia, pourquoi tu t'énerves comme ça pour des bêtises ? Ça ne te ressemble pas, ces sautes d'humeur.
- Tu as raison, je consents avec un ton radouci. Mais quand même, ils conduisent comme des pieds. On voit bien que cela ne fait pas longtemps qu'ils ont abandonné le tracteur...
- Quelle teigne tu fais, soupire Claude. Tu ne tiens pas ça de moi en tous cas.

Je me mets alors à réciter la litanie familiale, l'œil implorant et la voix brisée :

- Oui, je sais, ce-sont-mes-origines-espagnoles-qui-me-poussent-dans-le-mauvais-sens-et-qui-me-font-ressembler-à-mon-père-et-à-ma-sœur-et-aussi-à-ma-cousine-qui-râlent-tout-le-temps-et-font-la-gueule-pour-un-oui-ou-pour-un-non-car-ils-ont-un-sale-caractère-mais-les-Bretons-ils-sont-plus-tempérés-et-ils-ravalent-leur-mauvaise-humeur-à-l'intérieur-et-après-ils-ont-pleins-de-nœuds-dedans...

J'ai fait mouche ; ma mère ne répond pas.

Nous arrivons à l'entrée de Digne-les-Bains, ville thermale comme son nom l'indique, doublée d'une préfecture. Aucune gloire à tirer de ces deux éléments ; cela reste une petite ville à la limite du bled !

- Tiens, gare-toi là, dit-elle d'un ton détaché. Je dois aller acheter les cigarettes d'Alain.

Je sors de la voiture et décide de remonter à pied le boulevard principal bordé de platanes, le fameux boul' que j'ai inlassablement monté et descendu dans ma tendre jeunesse provinciale, accrochée au bras d'une copine en soupirant de longs « Qu'est-ce qu'on s'emmerde ici ! ». Je m'arrête devant le magasin de disques où je sévissais à l'époque et qui s'est transformé en boutique Yves Rocher. « Oh ben ça alors ! Y'a plus Pat' Music ! ». Quelques passants se retournent, surpris par mon exclamation désolée. Il faut dire que le boul' est une institution ici et comme toutes les institutions, on n'aime pas trop qu'elle change. Cela fait presque trente ans que j'en connais les moindres recoins.

Chaque magasin est ancré à la même place ; la décoration évolue peu ; les articles aussi. Seuls les bars créent périodiquement des accidents dans ce décor immuable, lieux d'animation privilégiés et principaux de ces petites villes de province où les jeunes dérivent d'un comptoir à un autre avant de rentrer chez eux regarder la télé ou de s'échouer en boîte de nuit. C'est incroyable le nombre de bistrots, brasseries, bars, qui peuvent coexister en un aussi petit périmètre. Tous les cent mètres, on peut se désaltérer... Et finir complètement bourré au bout du parcours ! J'en ai moi-même écumé pas mal quand je traînais en ces lieux mon adolescence désœuvrée ; on en changeait régulièrement, selon les modes et les bandes que l'on fréquentait. On passait des heures assis dans un box à boire des cafés, à fumer des clopes et à alimenter en pièces de cinq francs le mini juke-box individuel dont on tournait la manette tout l'après-midi pour faire défiler les titres et finalement s'arrêter sur l'inévitable tube que tout le monde choisissait. À chaque époque et à chaque bar son morceau de musique : *Mama* de Genesis au Grand Café, *Careless Whisper* de George Michael au Lido (le terrible slow de l'été sur lequel j'ai roulé de longs et nombreux patins à mon petit ami !). En un refrain, la magie des tubes nous fait replonger dans des pans entiers de notre jeunesse et revivre les émotions qui les accompagnaient.

Je rigole de mon sentimentalisme facile en me souvenant combien j'exécrerais alors cette vie monocorde et son cortège de gens sans surprise. Ceux-là aussi sont restés les mêmes, accrochés à leur passé sans aspérité et emportés par le courant de la rivière sans retour... Les plus chanceux ont trouvé un boulot, le plus facile : reprendre la gestion d'un bar ! On ne quitte pas si facilement ses premières amours... En l'espace de deux cents mètres à peine, je croise six personnes que je connaissais à l'époque et dont je me serais bien passée d'avoir des nouvelles pas fraîches (rien n'a changé dans leur vie, sauf un ou deux marmots en plus et quelques kilos aussi).

Après ces nombreuses haltes indésirables mais inévitables (cela fait aussi partie du charme des petites villes), j'arrive enfin à la place

du marché. Cela fleure bon la Provence : les toiles des auvents qui recouvrent les étals forment un immense tapis multicolore au pied des vieilles bâtisses repeintes aux couleurs vénitiennes. Le campanille de la Tour de l'Horloge se dresse au-dessus de l'ensemble, lui-même dominé par une petite montagne. On dirait une carte postale en relief dont les différents plans découpés dans le papier se déplient d'un seul mouvement. La cathédrale a son histoire, qui offre à la ville sa caution littéraire (outre la statue du philosophe Gassendi, mathématicien, physicien, astronome et historien, qui a donné son nom au fameux boul' ainsi qu'à l'un des collèges du centre) : son évêque, Monseigneur de Miollis, rebaptisé Monseigneur Myriel par Victor Hugo, aurait accueilli pour une nuit un Jean Valjean en déroute... « Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entrait dans la petite ville de Digne » (déjà à l'époque, elle était petite, cette putain de bourgade !). Je me souviens de tous ces fragments d'histoire car parmi mes jobs d'été, j'ai assumé les fonctions de guide dans le petit train touristique qui sillonnait la ville pour les curistes ! On accède au monument par LA rue piétonne qui se situe derrière LE boulevard. Pas très sorcier de se repérer ici : tout va par un... exceptés les bars et les moutons.

L'air est frais et vivifiant, rappelant que Digne se trouve au pied des montagnes et marque la frontière entre la Provence et les Alpes. Sur la place du marché, une petite foule tranquille circule entre les allées, discute avec les commerçants, apostrophe des connaissances. J'aperçois Fernande et Hippolyte derrière leur étal. Tous les samedis, ils vendent pour le compte d'un marchand, et non moins ami, des œufs pondus en batterie auxquels ils donnent par leur simple présence un label de qualité. Ces dames s'empressent d'acheter ces beaux spécimens de ferme ramassés à la main par ces charmants paysans qui doivent trimer dur pour gagner leur vie... Chères humanistes ! Il ne faut pas confondre simplicité et naïveté ! Les paysans ne sont pas nés de la dernière pluie... Mais elles ne se rendront compte de rien

et trouveront les œufs délicieux. Pourquoi en faire une affaire. Tout le monde est content après tout !

Je m'approche du lieu du crime.

- Alors, comment ça va depuis avant-hier ?

Hippolyte lève les bras au ciel en signe d'invocation :

- Ouuuuh, fraîchement ! L'hiver va être rude.

- En tous cas, tu as de belles couleurs aux joues !

- Ouais. Je crois que je vais pas tarder à aller boire un canon au bistrot pour me rechauffer.

Hippolyte tousse bruyamment, le mégôt toujours collé à sa lèvre inférieure (une véritable prouesse !). Je me penche sur le côté et souris à Fernande, sagement assise sur son banc et qui opine du chef à chaque parole de « son homme », comme ces petits chiens en plastique placés à l'arrière des voitures dont la tête montée sur ressort ponctue les irrégularités de la route.

- Ça va, Fernande ?

- On fait aller...

- Qu'est-ce que tu as ?

- Bah, j'ai mal à la gorge. J'ai pris froid hier.

- Tu te soignes au moins ?

- Je me suis fait une infusion de thym ce matin, avec une cuillère de miel. Et puis j'ai mis un cache-col, dit-elle en appuyant ses paroles d'un geste démonstratif.

Elle est trop belle, cette Fernande, avec son écharpe en grosse laine tricotée avant la guerre ! Le style, quoi ! Tiens, une nouvelle mamie qui pointe son nez à l'étalage. Changement de look radical : un petit bout de bonne femme perdue dans un grand manteau noir rétro à col de fourrure, la jambe sèche et légère, la mise en pli impeccable et l'œil bleu et vif. Elle ne doit pas être du coin...

- Bonjour la compagnie !

- Bonjour Mimi, répond Fernande en se levant. Ça fait un moment qu'on t'a pas vue à Digne.

- Oh, si tu savais tout ce que j'ai à faire ; je n'arrête pas !

Elle se tourne vers moi :

- Bonjour, jeune fille. Je m'appelle Mimi, et vous ?

- Julia. Enchantée.

Elle me secoue la main en continuant sur sa lancée :

- Vous avez de jolis cheveux. Vous les colorez ?

- Euh, oui.

- C'est très beau. Moi, j'assume mes cheveux gris. Je ne supporte pas toutes ces bonnes femmes qui se teignent en blond ou en violet pour essayer de faire moins que leur âge. Vous ne trouvez pas que c'est idiot ?

- Ben...

- Vous savez, quand j'étais jeune, toutes les femmes d'un certain âge se teignaient les cheveux. Elles faisaient cela pour plaire à leur époux. Moi, je ne suis jamais tombée là-dedans. On s'aimait beaucoup avec mon mari ; cinquante ans de bonheur, je peux vous dire que ça, ça compte. Il est mort il y a dix ans, malheureusement.

- C'est triste, sûrement, de perdre l'être que l'on aime.

- Ouf ! J'ai quatre-vingts ans et j'ai une vie bien remplie ; j'aime faire des tas de choses, voyager, organiser des dîners avec des amis, aller voir des spectacles. Mais il me manque encore aujourd'hui... Je vous souhaite d'avoir autant de bonheur que j'en ai eu, avec votre ami ou votre mari.

Vaste sujet...

- Je l'espère.

Fernande intervient pour déclarer fièrement :

- Mimi était actrice avant !

L'intéressée pose sa main sur mon bras et débite avec enthousiasme et entrain, l'œil pétillant :

- Oui, j'ai fait du théâtre à Marseille, mais aussi dans d'autres villes, en France et à l'étranger. C'est un métier passionnant. C'était à la grande époque du music-hall. Marseille était très courue pour ses spectacles à l'Alcazar ou à l'Odéon.

- Mimi est célèbre ; elle habite dans un château à Marseille, souffle

Fernande en hochant de la tête.

- Oh, c'est une demeure qui appartenait à ma famille, sur les hauteurs de la ville. Elle est un peu grande pour moi toute seule. Venez me voir un jour, cela me ferait plaisir !

- C'est gentil à vous.

- Bon, il faut que je vous laisse ; mon fils et ma belle-fille m'attendent pour déjeuner. J'ai été très heureuse de vous rencontrer, Mademoiselle. Prenez bien soin de vous.

- J'essaierai. Merci à vous.

Mimi embrasse Fernande sur les deux joues, salue de loin Hyppolite qui est parti entre-temps boire son verre au bar du marché et disparaît en trottinant à vive allure. Un mirage à peine entr'aperçu. Je me tourne vers Fernande en rigolant :

- Eh bien, quelle tchatche ! C'est rare de voir des gens comme cela.

- Elle habite à Marseille... Mais elle revient souvent à Digne. On se fréquentait quand on était petites ; elle venait en vacances chez ses grands-parents.

Le clocher se met à sonner. Midi !

- Oh là, il faut que je me dépêche, ma mère m'attend à la pharmacie !
Je ne suis pas rendue...

- Mauvaises têtes font bonnes jambes ! Va vite.

Je bise dame Fernande sur la joue droite :

- Je viendrai chercher des œufs chez vous demain. Ciao !

- Moi aussi, il faut que j'y aille. J'ai des clients qui attendent. Allez, au revoir.

Je repense à cette Mimi en me hâtant vers la pharmacie où ma mère doit poireauter depuis au moins un quart d'heure. J'adore ces vieux qui s'éclatent. On dirait que l'âge n'est pas une composante essentielle de leur vie ou alors qu'ils l'ont complètement intégré et dépassé. Je les admire pour cela, moi qui me soucie déjà du temps qui passe et des années qui se soustraient. Il me semble qu'arrivé à un certain stade, tout devient irréversible et sans espoir. On est poussé en avant sans possibilité de retour. Rien ne sert alors de freiner des quatre pieds,

on ne fait qu'user plus vite ses semelles et soulever des nuages de poussière autour de soi.

Je les adore, ces vieux, et pourtant je ne peux m'empêcher de penser, en les regardant, que l'échéance est proche et que tout cela n'est finalement qu'un leurre ou une échappatoire : vivre pleinement sa vie alors qu'elle est en bout de course, s'enthousiasmer pour des choses éphémères, faire des projets sans lendemain. Je lutte contre ce pessimisme et la vision d'une Mimi me redonne espoir, allège dans mon esprit le poids de cette fatalité. Je me dis que l'on peut essayer de vivre avec légèreté le plus longtemps possible et ne penser qu'aux instants qui se succèdent, avec leurs joies et leurs peines.

À d'autres moments, de vieux relents de mes cours de philosophie m'inclinent à des penchants plus sages : je me transforme en Socrate et m'imagine dans un petit jardin baigné de quiétude, vêtue d'une grande robe blanche, un livre à la main et l'âme sereine. « Vivre, c'est apprendre à mourir ». Oui d'accord, mais cela signifie avoir en permanence présent à l'esprit l'idée de notre fin et ne jamais se laisser aller à l'oublier. Invivable ! Entre les deux, mon cœur balance... et mon cerveau tente de rationaliser ce qui ne l'est pas. Un bien petit espace, ce bout de cervelle blanche et molle, pour accueillir des problématiques aussi vastes ; on en prend le vertige ! Pourquoi ne nous a-t-on pas mis en capacité de résoudre des questions fondamentales qui nous touchent quand même de très près ? Tiens, juste deux petites questions : quel est le sens de notre vie ? quel est le sens de notre mort ? Faciles, non ? Mes amis les philosophes se sont penchés sur le sujet avec rigueur et acharnement pendant des siècles ; et bien, il n'en est rien sorti ! De rage, chacun a détruit ce que le précédent avait imaginé et ainsi de suite jusqu'à aujourd'hui où ils ont finalement lâché l'affaire et renoncé à calmer leurs angoisses existentielles, et les nôtres en même temps. Plus de penseurs, plus d'espoir. Ils ont été vaincus par la société de consommation et après quelques passages à la télé, sont passés derrière, dans leur fauteuil, ou sont allés faire leurs courses au supermarché parce qu'il faut bien manger, hein ? Et nous, qu'est-ce

qu'on devient dans tout ça si l'on ne veut pas se laisser abrutir devant TF1 ou manger le cerveau par le train-train métro et le boulot ? Qui va nous donner des billes pour mettre notre vie en perspective, nous donner du grain à moudre et des bouts de réponse que l'on peut tricoter pour s'en faire un pull à notre taille ? J'ai beau chercher, je ne trouve rien à lire ou à entendre qui me permette de remplir les affres de mon intérieur et rendre ma personne suffisamment solide, parce que nourrie, pour affronter le vide qui s'ouvre devant moi.

Peut-être un bébé ?

- Eh bien, tu en as mis du temps, s'exclame Claude, postée devant la pharmacie, les bras chargés de paquets.

- Désolée, j'étais avec Fernande et Hippolyte. Qu'est-ce que c'est que tous ces paquets ?

La maligne prend un air faussement étonné :

- Rien. J'ai fait quelques courses...

- Ha, ha ! Tu n'as pas perdu ton temps en m'attendant, je vois. Tu as encore craqué devant les boutiques !

- Oh, trois petites choses de rien du tout. Mais tu n'en parles pas à Alain, sinon il ne va pas être content.

Je prends le même air faussement étonné de la fautive en la débarrassant de quelques paquets :

- Ah bon ? Tu veux dire qu'il est déjà découragé par tous les habits, les meubles, les bijoux ou les plantes que tu achètes tous les jours et qui envahissent progressivement la maison ? Il n'est vraiment pas compréhensif, ce garçon... D'ailleurs, on ferait bien de rentrer avant qu'il ne s'énerve carrément. Il a préparé un couscous pour ce midi et je crois savoir qu'il a horreur d'attendre quand il a fait à manger.

- On y va ! Tu vas voir la jolie veste que j'ai trouvée chez la rouquine. Cela faisait des années que je cherchais la même, se délecte Claude avec un éclat brillant au fond des yeux.

Je la regarde avec attendrissement ; je la retrouve bien là, ma douce mère, avec sa folie des achats et sa coquetterie sans borne. Elle est

aussi dépensièrre que je suis économe. Mais je ne m'en plains pas : tout le surplus – ce qui ne lui va plus, ce qui ne lui plaît plus, ce qui ne rentre plus dans ses placards – arrrive dans mon escarcelle ou dans celle de ma sœur !

J'ai faim. Vivement ce bon couscous qui nous attend à la maison...
Et la sieste qui va avec...

Ce n'est pas le couscous mijotant gentiment dans la marmite qui nous attend en rentrant mais des cris stridents provenant de derrière la maison. Alain vient à notre rencontre, l'air contrarié.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? je demande pour devancer la tempête.
- Il se passe que ces idiots de chasseurs ont blessé un marcassin qui est venu se réfugier ici et est en train d'agoniser près de la fontaine.
- Quelle horreur !
- Ta sœur est dans tous ses états ; elle est partie à la rencontre des chasseurs. À mon avis, ils vont passer un mauvais quart d'heure...

Lulu est terrible quand elle s'énerve. Un peu comme l'œil d'une tornade mais en plus blonde. Surtout quand il s'agit de mauvais traitements envers les animaux.

- Mais qu'est-ce qu'elle va leur dire ? intervient ma mère, plus préoccupée par les coups d'éclat de Lulu que par le sort du pauvre animal.
- Déjà, de venir chercher le marcassin et de l'achever, répond Alain.
- Lui habituellement si sûr de lui semble mal à l'aise devant la situation.
- Moi, je ne peux pas y aller ; ça me rend malade rien que de le voir, reprend-il en grimaçant.

Je sens la colère monter en moi tandis que mon cœur se serre en entendant le couinement du petit sanglier :

- C'est vraiment horrible ! Ils ne peuvent pas leur foutre la paix, à ces sangliers, qu'ils sont déjà eux-mêmes gras comme des porcs. Ils s'y mettent à quinze pour traquer trois malheureuses bêtes qui pourraient venir leur manger dans la main. Cela ne rime vraiment à rien ! En plus,

ils chassent à cinq cents mètres des habitations ; hier, j'ai entendu des coups de feu toute la matinée et je voyais même des gars passer de temps en temps dans le champ, derrière la maison.

Alain soulève le couvercle de la couscoussière pour jeter un œil à la viande de mouton qui mijote dans son bouillon fumant.

- Tous les week-ends, c'est la même chose : ils garent leur voiture en haut du col, lâchent les chiens et traquent la bête. Après, ils s'installent pour faire cuire leurs côtelettes et se siffler du rouge et puis ils rentrent. L'autre jour, ils ont tué huit sangliers dans la matinée...

- C'est malin, pour ce qu'ils vont en faire, critique Claude. Il leur arrive même parfois d'en jeter.

Une pensée inquiétante m'effleure soudain l'esprit :

- Et la mère du marcassin, elle est où ?

- Je ne l'ai pas vu, répond Alain. Ils ont intérêt à se dépêcher de venir avant qu'elle ne nous rende visite...

À ce moment-là, Lulu entre comme une furie dans la cuisine.

- Alors ? la questionnent en choeur trois voix surmontées de neuf yeux interrogateurs.

- Alors, y'a Gérard qui est là et qui va prendre le marcassin. Les autres sont restés là-haut, au col. Je leur ai dit de tout !

- Qu'est-ce que tu leur as dit ? reprend Claude avec appréhension.

- Que c'était des bouchers, qu'ils faisaient n'importe quoi et que si ça se reproduisait, je les dénonçais à la SPA !

- Et qu'est-ce qu'ils t'ont répondu ?

- Rien. Ils n'osaient rien dire. Surtout après que je leur ai décrit l'état du marcassin. Et aussi parce qu'il y avait Gérard : ils savent qu'on est voisins.

- Il va vraiment le tuer, Gérard, ce marcassin ? je demande avec angoisse.

- Évidemment ! Tu penses qu'il va le soigner ! Mais je lui ai dit de faire ça ailleurs, pas à la maison.

Lulu tourne les talons en direction de sa chambre.

- Je ne mange pas. Je n'ai pas faim.

- Un jour, c'est sur un gosse qu'ils tireront par accident, s'insurge Alain.

Je m'assieds à table, devant mon assiette :

- On devrait leur donner un arc et des flèches à la place de leur fusil ; ils feraient moins les malins avec ça... Bon, on mange ?

- Par contre, toi, cela ne t'a pas coupé l'appétit, s'étonne Alain en retournant devant ses fourneaux.

- Il y a peu de choses qui arrivent à me dégoûter de manger. Et puis quand on pense à ce qu'on a dans son assiette et de quelle façon cela a été tué, il vaut mieux ne pas trop se poser de questions. Je ne suis pas encore prête pour être végétarienne.

Après quelques copieuses assiettes remplies de viande, de légumes et de graine arrosés de sauce, tout le monde a rejoint avec bonheur son lit, tels des chiens heureux de retrouver leur paillasse. Et tout le monde a aussi dû entendre la détonation de fusil, une seule, quelque part du côté de la ferme de Gérard.

Je dors

Je rêve.

Je me blottis près du feu, devant la grande cheminée qui orne le salon de la maison.

Je ne pense à rien.

Je gamberge à fond.

Je me remplis les yeux de nature, bleu, bleu gris, vert foncé, marron. Des images. Des sensations.

Je lis. Je n'écris pas (trop fatiguant).

Je me dis que je devrais appeler Philippe.

Je regarde « Angélique, marquise des anges » avec ma sœur.

Je mange des croque-monsieur à la banane.

J'ai grossi.

Je...

Je sens...

Je sens quelque chose qui m'habite.

Je regarde les albums photos. — Ma mère enceinte, moi dans son ventre. — Petite dans la baignoire avec mon père, faisant couler au-dessus de sa tête de l'eau savonneuse dans un gobelet en plastique. — Lulu toute joufflue, gros baigneur engoncé dans un pull marin tricoté par mamie. — Les deux sœurs à la campagne, flanquées du même corsaire en flanelle grise (beurk !) et de chemisiers au col bordé de dentelle.

J'ai des bouffées de chaleur.

J'ai peur.